

« Cul sec »

Christian Guay

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, C. (1995). Compte rendu de [« Cul sec »]. *Jeu*, (76), 181–183.

« Cul sec »

Texte de François Archambault. Mise en scène : René Richard Cyr, assistance à la mise en scène et conception sonore : Claude Lemelin ; scénographie : Claude Goyette ; costumes : François St-Aubin, assisté de Luc DeGuise ; éclairages : Claude Accolas. Avec Isabelle Brossard, Patrick Goyette, François Papineau, Marie-Chantal Perron, Jean-François Pichette et Christine Séguin. Production du Théâtre PàP 2, présentée à l'Espace GO du 21 février au 25 mars 1995.

Sous la surface de la banalité, la profondeur du vide

François Archambault, avec *Cul sec*, a peint un tableau sombre et troublant d'une nouvelle génération désabusée à l'idéologie fortement de droite qui, pour réussir à endormir son mal de vivre dans une société performante et déshumanisée, justifie sa vie par une incessante pulsion de mort. Pour ces personnages désespérés, c'est la seule chose qui ait encore du sens. Ils essaient de s'en approcher de toutes les façons possibles, concrètement ou symboliquement. Ils essaient de se détruire par l'alcool : Éric aime la sensation de brûlement dans la gorge que procure une rasade de vodka ; selon lui, ça ne sert à rien de se « paqueter » si on ne le sent pas physiquement que ça nous « maganne ». Plus tard, en voiture, il tentera de provoquer un accident pour le simple plaisir de vivre des émotions fortes. De plus, on n'est pas sans savoir qu'il y a toujours dans l'acte

sexuel — ultime objet de leur quête — un échange symbolique avec la mort.

Ce soir on baise !

Serge et Éric, les fins de semaine, n'ont qu'une seule idée en tête : se saouler et s'envoyer en l'air avec une nouvelle fille. Ils vont jusqu'à afficher, dans le salon de Serge, un tableau de chasse. Ce soir, un ancien ami, Michel, les accompagne dans une de leurs virées hebdomadaires. Ce dernier a une blonde, et c'est la première fois qu'il sort avec ses camarades depuis qu'il est avec elle, c'est-à-dire depuis trois ans. Scrupuleux au début, il acceptera de s'abandonner pour une fois aux joies du célibat, de faire la fête, de se saouler et de draguer. Plus tard, ils reviennent à l'appartement pour terminer la soirée avec trois filles. Michel finira par avoir une relation sexuelle avec l'une d'elles, Mélanie, dont il tombera amoureux. Josée est secrètement amoureuse d'Éric, avec qui elle a fait

l'amour la veille ; elle espère se retrouver une fois de plus dans son lit. Or, si Éric veut remporter son pari avec Serge, il doit séduire une autre fille. Josée se retrouvera donc avec Serge, qu'elle n'aime pas et avec qui elle refusera de coucher. Pour Nancy, la troisième fille, une soirée de baise est une soirée de baise. Après avoir copulé avec Michel, elle finira par coucher aussi avec Serge, par compassion. La logique de ces personnages repose sur une loi : ne pas tomber en amour. La baise est un acte de fuite, tout comme l'alcool, et ne sert qu'à se défouler et à se vider du trop-plein d'angoisse existentielle accumulé durant la semaine. Josée et Michel, parce qu'ils sont tombés en amour, nous sembleront souffrir davantage. En fait, leur souffrance est consciemment assumée, contrairement à celle de leurs copains qui continueront de souffrir en silence, en se cachant obstinément le vide de leur vie affective.

La tragédie du cul-de-sac

La scénographie très efficace de Claude Goyette représentait un triangle dont la

pointe se fermait au fond de la scène. Cet espace agissait comme une métaphore, en nous montrant l'étroitesse d'esprit des protagonistes et le cul-de-sac de leur fuite. En effet, ils profitent de leurs fins de semaine pour fuir une vie qui leur semble futile, et cette fuite est fatalement sans issue. C'est de cela qu'il est question ici : un portrait acide et hyperréaliste d'une génération de *yuppies* en mal de vivre, qui se refusent à voir leur réalité en face. Une génération qui s'autodétruit affectivement et physiquement. François Archambault ne porte pas de jugement moral, il montre ces personnages sans les amoindrir, sans les grossir, avec tout l'odieux qu'ils charrient.

On l'aura compris, tout roule à vide chez ces personnages, qui vivent à la surface des choses. Leurs beuveries ne visent qu'à les empêcher d'accéder à une profondeur dans leurs rapports affectifs. Même l'amitié est vécue de façon superficielle, et tout un chacun évite d'entrer en relation sincère et humaine avec l'autre, de peur peut-être de devoir se remettre en question. Les deux seuls qui s'y risquent

Photo : Yves Dubé.



Patrick Goyette (Michel)
et Jean-François Pichette
(Éric). Photo : Yves
Dubé.



sont ceux-là même qui tomberont en amour. Ce qui est déterminant, c'est que Michel et Josée refusent le *statu quo* et tentent de requestionner leurs valeurs d'une façon ou d'une autre. Et si cette attitude est source pour eux d'un véritable conflit intérieur, ce conflit apparaîtra ici, paradoxalement, comme le moteur d'une possible évolution.

Sur la scène de l'Espace GO, la situation semblait aussi banale qu'un *soap* d'après-midi. Le sujet était, apparemment, traité de façon télévisuelle. De prime abord, le texte ne dévoile pas le fond des choses, et la mise en scène ne l'a peut-être pas bien servi. Elle se voulait trop collée au premier niveau et n'essayait pas de le mettre à distance ou de le théâtraliser. À ce titre, on ne peut pas véritablement parler ici d'une lecture originale. Toutefois, la direction d'acteurs était des plus efficaces, et la distribution très talentueuse. Ce texte demande à être investi et incarné avec beaucoup de vérité pour lui donner une substance, et c'est alors tout l'espace du non-dit qui devient significatif. C'était le cas pour la création du PàP 2 : à preuve, cette superbe scène où les six comédiens, par le jeu des regards, essayaient de se « matcher » pour aller baiser.

En faisant un constat aussi répugnant de cette nouvelle génération, *Cul sec*

dérange et questionne par sa crudité et sa lucidité. Il montre la cruauté des rapports telle qu'elle apparaît chez ce groupe social. Il nous oblige à interroger notre morale, à nous positionner face aux agissements des protagonistes. Certains pourraient penser que ces derniers sont plus caricaturaux, mais personnellement je ne le crois pas. Ils existent bel et bien dans la société, et leur étroitesse d'esprit, leurs préjugés et leur intolérance sont aussi bouleversants que dans cette pièce. Il serait intéressant d'établir un parallèle avec *les Voisins* de Louis Saïa qui, eux, représentaient une autre catégorie de gens de la banlieue. La dynamique de la réception de cette pièce était semblable : chacun reconnaissait son voisin, mais ne se reconnaissait pas lui-même. La grande différence, c'est que Saïa fait dans la comédie, alors qu'Archambault fait dans la tragédie. En effet, il n'y a pas de porte de sortie pour ces personnages. Ultimement, ce qui est inquiétant, c'est que ces jeunes n'ont aucun autre but que la consommation du sexe et de l'alcool, aucune autre valeur que l'argent et aucune raison de vouloir changer.

À la question : est-ce que ce texte est théâtral ?, il faut répondre oui, éminemment, et *Cul sec* pourrait supporter une mise en scène plus provocante encore. Il faudra surveiller les prochaines créations de François Archambault et apprivoiser sa dramaturgie, car hyperréalisme n'est pas toujours synonyme de télévisuel, surtout quand le réel est analysé et décapé par un auteur aussi percutant.

Christian Guay